

## I. La solitude

La narratrice se retrouve, du jour au lendemain, **isolée dans les montagnes autrichiennes** ; sa vie prend un tournant radical de ce fait, mais **comment réagit-elle** à cette situation ?

Il s'avère dans un premier temps que cet aspect de sa nouvelle vie n'est **pas forcément pour lui déplaire** ; mais la disparition du reste de l'humanité produit en elle **une grande inquiétude**, qui va s'atténuer lorsqu'**elle se résignera** à sa place singulière dans cet environnement.

### 1. Le plaisir de la solitude

### 2. Une source d'angoisse

### 3. Un fait inéluctable

### 1. Le plaisir de la solitude

Dès avant l'apparition du mur invisible, la narratrice a un certain **goût pour l'isolement**, un goût qu'elle partage avec son hôte, Hugo Rüttlinger : « *Je l'aimais bien et je partageais son amour de la forêt et son goût pour les journées tranquilles passées au chalet. Je restais près de lui sans le déranger* pendant qu'il dormait dans son fauteuil. Je faisais de courtes promenades et j'étais heureuse de jouir un peu du calme, après l'agitation de la ville. » (11) ;

Le séjour qu'elle fait au chalet dont il est le propriétaire ressemble déjà à **une retraite** : « *Nous devions rester trois jours et personne d'autre n'était invité.* » (13), et elle n'exprime **pas beaucoup de regrets d'être séparée du couple** qui l'a invitée chez eux : « *Si Hugo et Louise étaient eux aussi restés ici, nous n'aurions pas échappé aux inévitables frictions. Je ne vois vraiment pas ce qui aurait pu rendre heureuse notre vie en commun.* » (77).

Sa situation de famille semble lui laisser également dès le début une grande liberté : « *J'étais veuve depuis deux ans, mes filles étaient presque adultes* » (13). Tout au long du roman, elle ne regrette ses filles que lorsqu'elles étaient petites : « *Quand je pense aujourd'hui à mes enfants, je les revois à l'âge de cinq ans comme si c'était à ce moment qu'elles étaient sorties de ma vie.* » (46) ; elle se souvient d'elles comme « *à peine adultes, plutôt désagréables, peu aimantes, querelleuses* » (47).

Lorsqu'elle comprend qu'elle est coupée du monde, redoute en fait de **ne pas être pas si seule** que cela : « *Quelqu'un pourrait se glisser par la fenêtre, un être humain dissimulant une hache derrière son dos.* » (61). Et cette prophétie se réalise très exactement, puisqu'elle finit par rencontrer, à la fin du

roman, **un homme armé d'une hache**, doté de mauvaises intentions et qu'elle abat d'un coup de fusil : « *Je le retournaï sur le dos. Il était lourd. Je ne voulais pas vraiment le voir. Son visage était hideux.* » (318).

On pourrait dire qu'elle a **un fond de misanthropie** qui préexiste à sa situation accidentelle : « *Je n'ai jamais eu peur la nuit dans la forêt alors qu'en ville je ne me suis jamais sentie tranquille.* » (67) ; « **Étranger et méchant restent encore pour moi une seule et même chose.** Et je crois que les animaux eux-mêmes ne sentent pas autrement. Cet automne est apparue une corneille blanche. Elle vole toujours en arrière des autres et se pose seule sur un arbre que ses compagnes évitent. » (294). Cette **corneille blanche** est comme la narratrice elle-même, différente des autres habitants de la forêt **par sa situation mais aussi par nature...**

La narratrice aspire même à **une retraite encore plus profonde**, plus éloignée du monde, lorsqu'elle pense aux **grottes** qui se trouvent dans la région : « *Toute cette eau qui se rassemble là-dessous, très pure, filtrée par la terre et les roches calcaires. Peut-être y a-t-il aussi des animaux. Des protées et de blancs poissons aveugles. Je crois les voir nager en cercle, sans fin, sous les immenses dômes des stalactites. (...) Où pourrait-on trouver un lieu plus solitaire ? (...) ces grottes qui ont quelque chose d'attirant et de repoussant à la fois.* » (120).

### 2. Une source d'angoisse

Mais la solitude n'apparaît pas toujours comme une bénédiction pour la narratrice, qui **souffre de cette situation**. Le simple fait qu'**elle s'oblige à rédiger un document pour en parler** montre bien qu'elle regrette de n'avoir personne avec qui échanger ses sentiments : « *M'obliger à écrire me semble le seul moyen de ne pas perdre la raison. (...) Je suis seule et je dois essayer de survivre* » (9) Il s'agit d'un **dialogue à distance** qu'elle essaie d'instaurer : « *Mais mon cœur bat plus vite quand je me représente que des yeux humains se poseront sur ces lignes* » (98).

Elle s'inquiète quand même, au début du roman, de ne plus avoir de contact avec les autres hommes : « *Soudain je remarquai – ce qui avait déjà dû tourmenter mon inconscient depuis un bon moment – que la route était absolument déserte. Comment se faisait-il que personne n'ait donné l'alarme ? (...) Le fait de ne pas apercevoir un seul homme me parut encore plus énigmatique que le mur lui-même.* » (20) ; en allumant la radio de la voiture de Hugo, elle regrette « *le silence des voix humaines* » (46).

L'espoir qu'elle a de retourner vers la société est bien exprimé par cette métaphore de l'emprisonnement : « *je pouvais conserver l'espoir d'être délivrée de ma prison forestière d'ici quelques jours.* » (26) ; « même si je ne veux pas me l'avouer, je suis devenue **prisonnière de cette cuvette encaissée.** » (145)

Si elle regrette peu Hugo et Louise, ou même ses filles, **elle ne serait pas hostile à une compagnie**, à condition qu'elle soit féminine : « Si à présent j'avais envie d'avoir quelqu'un auprès de moi, j'aime-rais que ce soit une femme âgée, intelligente et spirituelle avec qui je pourrais parfois rire. Car le rire me manque toujours autant. » (77).

Mais à défaut, **la compagnie qui la console le plus efficacement, c'est celle du chien Lynx**. Dès le début, elle trouve de la consolation à lui parler : « Je ne sais plus ce que je lui ai dit, l'essentiel était de briser le silence (...) tout n'était pas tout à fait perdu puisque nous étions deux. » (22). Même lorsqu'il dort, sa présence a quelque chose de rassurant : « Maintenant qu'il dormait, la légère agitation qu'il créait sans cesse autour de lui me manquait. Mais **il valait mieux avoir à la maison un chien endormi qu'être toute seule.** » (26).

L'autre compagnon important dans la vie de la narratrice est **le chat Tigre**, plus expansif et plus joyeux que sa mère. On pourrait dire que **la narratrice et Lynx sont un peu les parents de Tigre**, et qu'ils forment une espèce de famille : « Quand Tigre en était pris et se déchaînait dans la cabane, Lynx me lançait le regard d'un adulte dépassé par les événements, légèrement irrité et peu compréhensif. » (224). « Quand personne ne s'occupait de lui, il courait comme un fou derrière un insecte, (...) Cela me faisait de la peine de le voir à ce point solitaire. » (186).

### 3. Un fait inéluctable

Mais quels que soient les sentiments qu'éprouve la narratrice à propos de sa solitude, ils laissent souvent place à un sentiment de **fatalité, d'impuissance**. Dès la découverte du mur, elle renonce à chercher un remède à sa situation : « Je frappai du poing contre le mur. Je me fis mal mais rien ne se passa. Et subitement je n'eus plus envie de briser le mur qui me séparait de cet événement incompréhensible qui était arrivé au vieil homme près de la pompe. » (21).

Elle envisage brièvement de **contourner le mur**, de chercher à **s'évader**, mais cela ne dure pas : « **Mieux valait ne pas penser au mur.** » (32) ; « Je pouvais me tuer, ou chercher à creuser un passage sous le mur, ce qui n'était sans doute qu'une façon plus pénible d'arriver au même résultat. Et, bien entendu, je pouvais

*aussi rester ici et essayer de survivre. »* (47) ; « **Mieux valait ne plus penser aux hommes.** » (244).

Elle se retrouve par conséquent **maîtresse d'un domaine** qu'elle décide de **revendiquer en son nom** propre : « Je pris conscience qu'en pensant au whisky, j'avais pensé à **“mon” whisky**, c'est donc que je ne croyais plus au retour des propriétaires légitimes. » (26) ; « Dans l'ensemble, cette vallée offrait un aspect plus riant que ma vallée. J'ai bien dit **“ma vallée”**. » (69) ; « C'était la réserve de bois d'un certain M. Gassner, comme l'indiquait une marque à la craie bleue. Ce M. Gassner, peu importait son nom, n'avait plus besoin de bois de chauffage. » (93).

À plusieurs reprises elle affirme sa conviction qu'**il n'y aura plus jamais de contact** avec les autres hommes : « Deux années s'étaient écoulées dans la forêt et je m'aperçus que **je ne croyais plus qu'on finirait par me trouver.** » (303). Il y a, il est vrai, une évolution, puisque lors de son premier séjour sur l'alpage, elle pose une feuille de papier sur la table de son chalet pour dire où elle va ; l'année suivante, elle remarque : « Cette fois, je n'avais pas posé de note sur la table, l'idée ne m'en avait pas effleurée. » (305).

En ce qui concerne la compagnie que les **animaux** peuvent lui apporter, la narratrice n'a pas non plus beaucoup d'illusions, car **leur longévité est inférieure à la nôtre** : « Je finis par cesser d'attendre Tigre tous les soirs. Mais je ne l'oubiais pas. (...) Lynx et Taureau l'ont rejoints et Perle l'avait précédé. Ils m'ont tous quittée. » (283). Mais en leur présence il n'y a pas d'illusions à se faire, **ils restent des étrangers pour nous**, c'est vrai pour Bella, la vache : « Je suis chaude et vivante et elle sent que je lui veux du bien. Mais nous n'en saurons jamais plus l'une sur l'autre. » (123).

### Conclusion

En somme, les sentiments de la narratrice sont **ambigus vis-à-vis de l'isolement** dans lequel elle se retrouve tout à coup : d'un côté, **elle ne trouve pas cela désagréable**, elle a toujours au fond été plutôt solitaire et mal adaptée au monde des hommes ; d'un autre côté, elle ne peut s'empêcher d'être **angoissée par cette situation**, et de chercher une compagnie, un appui dans cette épreuve. Mais cela ne sera jamais pleinement satisfaisant : à quoi bon quitter cette prison, et comment des animaux pourraient-ils la comprendre ? Elle est seule et le mieux à faire c'est de l'accepter, de l'envoyer comme la **nouvelle normalité**.

On peut penser à un parallèle avec le héros de *La Chartreuse de Parme*, de Stendhal : le jeune Fabrice se fait arrêter pour un meurtre en légitime défense, et dans sa prison il se trouve à proximité de la fille de son geôlier, la belle Clélia Conti. Il va à ce moment oublier sa dure condition, et lorsque sa famille le fera libérer, il n'aura rien de plus pressé que de retourner en prison pour revoir celle qu'il aime ! Mais dans ce cas c'est avec enthousiasme et non résignation que cette relative solitude est acceptée.

## II. La nourriture

Lorsque la narratrice se retrouve isolée dans sa montagne, la **difficulté** la plus importante qu'il lui faut surmonter, c'est **la recherche de nourriture**. Elle doit du jour au lendemain improviser pour trouver des ressources alimentaires.

Cela aboutit bien sûr à une **rareté de la nourriture**, car la forêt ne propose que des solutions limitées, et ces ressources ne sont souvent **accessibles qu'au prix d'un travail acharné**, sans toujours apporter une grande satisfaction. Mais dans ce tableau un peu décevant, il reste quand même **quelques bons moments**, où la nourriture est abondante et plaisante.

### 1. La pénurie

### 2. Le déplaisir

### 3. La joie

#### 1. La pénurie

Elle se retrouve assez vite à court, malgré **les stocks de provisions du chalet** ; il y a là une occasion manquée, car Hugo le propriétaire avait l'intention de stocker de grandes quantités de nourriture pour survivre en cas de conflit global. (13) ; à cela s'ajoutent **les courses** qu'ils ont faites : « *Hugo sortit aussitôt du coffre de la voiture les nouvelles provisions et il les porta dans la petite pièce du bas.* » (14).

Ce stock se révèle assez vite **insuffisant** pour un isolement de plusieurs mois, voire des années ; elle essaie donc de **l'économiser** le plus possible : « *Je constatai que j'avais déjà trop entamé les denrées alimentaires.* » (50) ;

On voit tout de suite que **certains produits** comme le café ou les cigarettes **ne peuvent pas être produits sur place** ; le seul espoir sera de trouver des stocks dans les cabanes de chasseurs, mais passé un certain temps, il ne sera plus possible de s'en procurer : « *Il ne fallait plus espérer trouver de la*

*farine quelque part. S'il en était resté dans une des cabanes, elle devait être gâtée depuis longtemps ou mangée par les souris.* » (306).

Et lorsqu'elle trouve une source de nourriture, celle-ci n'est pas inépuisable, comme pour la vache Bella qui ne donnera plus de lait si elle ne peut pas être à nouveau **fécondée** : « *Avec un peu de chance elle portait peut-être un veau.* » (41).

La production de lait baisse quand la **nourriture** n'est pas assez riche : « *Bella donnait moins de lait depuis qu'elle broutait le mauvais fourrage de la clairière.* » (255), et elle baisse aussi **quand le veau devient grand** : « *Bella donnait juste assez de lait et Taureau devait accepter de ne plus boire que de l'eau.* » (308) ; sans compter les **traumatismes** qui bouleversent cet animal : « *Je (...) returnnai voir Bella à l'étable. Elle ne donna pas une goutte de lait et continuait à trembler.* » (319).

Le plus problématique, ce sont les **fruits et légumes**, surtout l'hiver : « *Ce qui me manquait, c'étaient les fruits et les légumes.* » (179) ; elle cherche des solutions de recharge, car il lui faut des **vitamines** : « *Il m'arrivait de trouver dans la forêt du trèfle à lapin, dont la saveur aigrelette est agréable. Je ne sais pas quel est son véritable nom, mais enfant j'aimais déjà en manger.* » (95) ;

elle n'a parfois que **très peu de réserves** : « *Il me restait trois pommes ratatinées et, un jour que j'avais très faim, je les mangeai toutes les trois.* » (194).

Et quand elle a accès à une nourriture abondante et en principe inépuisable, c'est **la conservation qui pose problème** : c'est le cas des framboises : « *Je ne pouvais pas faire de confiture puisque je n'avais pas de sucre et il ne fallait pas attendre pour les manger.* » (99) ;

Sans réfrigérateur ni congélateur, elle **gaspille la viande** de son gibier : « *À cause des journées chaudes, j'avais dû jeter le tiers du dernier cerf que j'avais tué. Un gaspillage qui m'atteignait au plus profond de mon âme mais que je ne pouvais pas éviter.* » (231).

#### 2. Le déplaisir

Mais quand elle ne fait pas défaut, cette nourriture dont dispose la narratrice n'est **pas toujours très satisfaisante** : même ce qu'elle tire de ses réserves ne lui paraît pas toujours appétissant : « *Je (...) me mis à préparer une sorte de risotto.* » (15) ; « *J(...) avalai ma part de risotto* » (16) ; elle emploie aussi cette tournure péjorative (« *sorte de* ») pour qualifier un gâteau : « *Je bus du thé à la bouteille en mangeant une sorte de gâteau de riz...* » (70) ; elle en reparle comme de quelque chose de peu enga-

geant : « Je bus un peu de lait et **avalai sans aucun appétit** un petit bout de gâteau de riz. » (103).

Beaucoup de choses la **dégoûtent** : « La cueillette des **framboises** dura dix jours. Je m'asseyais sur le banc et paresseusement je portais à ma bouche une baie après l'autre. Je m'étonnais que ma chair ne se soit pas déjà métamorphosée en chair de framboise. Puis brusquement j'en fus saturée. Je n'éprouvais pas d'écaurement mais j'en avais assez de toute cette douceur et de cette odeur. » (101) ;

« Je crois que je n'ai vécu que du **lait de Bella**. C'était la seule chose qui ne m'écaurait pas. » (65).

Il en va de même pour **le gibier** ; il est parfois **objectivement mauvais** : « La chair d'un cerf en rut n'est vraiment pas mangeable. » (142) mais le plus souvent **c'est psychologiquement que cela ne passe pas** : « Je dépeçai le chevreuil, travail qui au début m'avait été très pénible, et je mis la viande salée dans des seaux que je couvris avec de grosses couvertures. » (119) ; « Il me fut difficile de tuer du gibier. **Je dus me forcer à manger** et je redrevins maigre comme après la sécheraison. Je ne perdrai jamais cette répugnance à tuer. Elle doit m'être innée et il me faut la surmonter chaque fois que j'ai besoin de viande. » (144).

En ce qui concerne les **fruits et légumes**, le problème vient de ce qu'ils peuvent causer des **maladies** : « Les pruniers portaient vingt-quatre **prunes**, des petites choses tavelées et couvertes de gouttes de résine mais très sucrées. Je les mangeai sur place et je fus prise de **coliques** pendant la nuit. » (134) ; étrangement, ce qui est sucré au goût peut rendre malade, tandis que les pommes acides ne causent pas de réaction, si ce n'est qu'elles ne sont pas plaisantes au goût : « Le pommier sauvage était entièrement couvert de **petites pommes rouges**. On ne peut rien en faire, sauf les mélanger au moût du cidre. **J'en mange toute l'anée en me forçant un peu**, à cause des vitamines. » (134).

Les légumes cultivés, pommes de terre et haricots, ne posent pas de problème quant au goût, et ne rendent pas malades, mais le déplaisir qu'ils apportent tient dans **les efforts qu'ils nécessitent** ; Il faut terrasser et **déblayer** le terrain : « J'allai au chalet chercher une pelle et une bêche et je me mis tout de suite à retourner le sol. » (54) ; **espérer** que les graines germent : « Près de l'étable, les haricots n'avaient levé qu'à moitié – les graines devaient être trop vieilles – » (81) ; il faut aussi éviter la **concurrence** d'autres plantes : « les mauvaises herbes avaient, elles aussi, prospéré » (80) et éviter que **les animaux** ne se servent : « Je clôturai aussi le jardin de haricots, car il était clair que Bella n'en détesterait pas les rames » (81).

Il faut s'en occuper, mettre de **l'engraïs** : « en avril (...) je décidai de fumer le champ de pommes de terre. » (189), **planter** à nouveau : « Le quatorze mai, (...) il me fallut planter les pommes de terre. » (195) ; et de façon générale, **surveiller** ses plantations : « Après trois semaines passées à l'alpage, je décidai d'aller voir mon champ de pommes de terre. (...) Tout était resté inchangé. » (212) ; et la **météo** a aussi son mot à dire ! « à condition que le temps reste favorable, je pouvais m'attendre à une petite récolte. » (81).

### 3. La joie

Mais la nourriture reste malgré tout une source de satisfaction et de plaisir, quand tout se passe bien. C'est déjà **une occasion de se retrouver**, de passer du temps ensemble : « Hugo, qui ne buvait pas, avait fait une petite provision de cognac, de gin et de whisky pour ses invités. » (26) ; la narratrice partage ses repas avec Lynx : « Je savais que d'habitude on ne lui donnait à manger que le matin, mais je ne voulais pas manger seule. » (30). De façon amusante, **les animaux eux aussi mangent lorsqu'ils ont eu des émotions** : « Comme il ne savait pas comment manifester son enthousiasme, il engloutit une double ration. (...) La chatte réagissait de la même façon ; quand elle s'était énervée contre les corneilles, elle retournait souvent à son bol. » (182) ;

De la même façon, **la narratrice apporte à manger aux corneilles** comme pour se concilier des divinités du destin : « Les corneilles descendirent en criant dans la clairière (...) Si j'ai des restes, je les leur apporte et les laisse sous les arbres. » (124) ; elle termine son récit sur cette offrande de conciliation : « Les corneilles se sont envolées (...) Quand elles auront disparu, j'irai dans la clairière porter à manger à la corneille blanche. Elle m'attend déjà... » (322).

Les **cabanes** des environs contiennent de **vrais trésors** : « La meilleure trouvaille fut **un sac de farine** dans lequel par miracle la farine était restée sèche. (...) Il y avait aussi un paquet de thé, du tabac de campagne, une bouteille d'alcool à brûler, de vieux journaux (...) » (208) ; « Cette farine m'aida à passer les semaines qui restaient jusqu'à la prochaine récolte de pommes de terre. En la mélangeant avec du beurre et du lait, j'en fis de minces galettes que je mis à cuire sur une poêle de fer. Ce fut mon premier pain depuis un an et un jour de fête. » (209).

Mais la trouvaille heureuse, c'est **la vache** qui apparaît miraculeusement dès le début du roman : avec elle, une part importante de la subsistance de la narratrice – et de ses amis à quatre pattes – se voit garantie : « J'avais maintenant du lait en abondance » (55) ; la chatte en profite : « Elle n'avait

*plus besoin d'aller à la chasse car je la nourrissais copieusement de viande et de lait* » (85).

Et ce lait a des **vertus presque miraculeuses** : « *Je ne mangeais presque rien mais je buvais beaucoup de lait et je pense que c'est le lait qui m'a guérie de mon empoisonnement.* » (80).

Les **plantations** sont un succès : « *Le dix mai, (...) je plantai les pommes de terre et je vis avec satisfaction que, cette fois, il m'en restait davantage. Et pourtant j'avais pu ajouter à mon champ une nouvelle parcelle.* » (304).

**Elle tire de ce travail beaucoup de fierté, mais aussi des repas qui la ravissent** : « *Ce soir-là, malgré ma fatigue, je fis cuire une pleine casserole de pommes de terre que je mangeai avec du beurre frais. Ce fut un repas de fête. Je me sentis pour une fois complètement rassasiée et m'endormis à table.* » (133) ; « *L'époque d'un estomac criant famine était révolue et l'eau me venait à la bouche à la pensée de mon repas du soir : des pommes de terre nouvelles avec du beurre.* » (260).

### Conclusion

La situation alimentaire de la narratrice est donc essentiellement **une crise** qu'il lui faut gérer : privée de tout, elle doit trouver **ce qui va lui permettre de rester en vie**, mais essayer aussi d'y **prendre du plaisir**, et de **ne pas s'épuiser** à cette tâche.

La nourriture a une grande importance dans la vie de tout être vivant ; elle est en particulier **à la croisée du désir et du besoin**. Un individu livré à lui-même, comme l'est l'héroïne de ce récit, se retrouve donc dans un rapport délicat à la nourriture, qui le renvoie à la fois à ce qu'il a retiré comme enseignements de sa propre société, et à la maîtrise de soi dont il est capable...

## III : La mort

Se retrouver seul dans la nature c'est être exposé à une **grande précarité** : on ne sait pas si l'on pourra survivre et combien de temps on pourra échapper aux **accidents**, aux **maladies**, à la **faim**.

La mort est **sans cesse présente** dans le milieu où évolue la narratrice, qui doit sans cesse **se défendre contre elle** ; mais à un certain point, la mort devient **familière** et cesse d'être un épouvantail ; elle est associée au repos, à la résignation.

### 1. La mort dans la forêt

### 2. Lutter contre la mort

### 3. Mort et apaisement

### 1. La mort dans la forêt

La mort est partout, et ne constitue en rien une surprise : Hugo, avant de disparaître, en avait lui-même le **pressentiment** : « *Peut-être que Hugo avait eu une crise cardiaque. Comme c'est souvent le cas avec les hypocondriaques, nous n'avions jamais pris son état au sérieux.* » (17). Mais dès l'apparition du mur, il devient évident que les choses deviennent sérieuses : « *Quand j'atteignis enfin l'entrée de la gorge, j'entendis Lynx hurler de douleur et de terreur. (...) Des gouttes de salive rouge tombaient de sa gueule.* » (17).

Des images de mort apparaissent avec **des êtres humains** proches de la gorge où se trouve la narratrice : « *Ses bretelles pendaient comme des serpents et il avait retroussé les manches de sa chemise. Mais sa main n'atteignait pas son visage. En fait il ne bougeait pas du tout.* » (21) ;

« *Il n'avait pas l'air d'un cadavre, il faisait plutôt penser à un corps exhumé des fouilles de Pompéi.* » (65)

**La mort du chien Lynx** est souvent évoquée, parce que la narratrice craint pour lui : « *Lynx pouvait tomber dans un piège et les vipères pouvaient aussi le mordre.* » (82). Et très tôt on apprend que son **destin** est de mourir bientôt : « *Depuis que Lynx est mort, la chatte s'est rapprochée de moi...* » (59) alors que **sa mort n'est racontée que dans les dernières pages** : « *Pendant que je courais sur le pré, je vis étinceler la hache et je l'entendis s'abattre sur le crâne de Lynx avec un bruit sourd.* » (318). Lynx est le seul à recevoir des honneurs funèbres : « *Pour Lynx je creusai le soir même une tombe.* » (319).

**Les chats** sont eux aussi en danger de mort, parfois seulement de manière hypothétique, comme pour la chatte : « *J'aimais mieux ne pas penser à ce qui pouvait arriver à ma chatte. J'étais impuissante à la protéger, puisque chaque soir elle partait dans la forêt où il m'était impossible de la surveiller. La chouette pouvait l'attraper, ou bien le renard, et elle pouvait tomber dans un piège encore plus facilement que Lynx.* » (82). Mais les **petits chats** qui vont naître de la chatte vont tous connaître un **sor tragique**, qui va assombrir l'expérience de la narratrice.

Quand le printemps revient, **l'odeur de cadavre qui émane de la forêt** semble indiquer que beaucoup de bêtes ont succombé pendant l'hiver : « *Le vent chaud m'avait fortement ébranlée. Je m'étais imaginé qu'il charriaît une légère odeur de décomposition. Mais ce n'était pas sans doute pure imagination. Il suffisait de penser au dégel de tout ce qui se trouvait auparavant raide et glacé dans la forêt.* » (170) ; « *Par moments, j'avais l'impression que la nature ne constituait pour ses créatures qu'un immense piège.* » (280).

## 2. Lutter contre la mort

Mais cette omniprésence de la mort ne veut pas dire que la narratrice soit submergée et découragée : au contraire, dès le début du récit elle adopte une **attitude combative** : « *Je suis seule et je dois essayer de survivre aux longs et sombres mois d'hiver.* » (9). Loin de la fasciner ou de la tenter, **la mort lui fait horreur** : « *Je ne pensai plus soudain qu'à quitter cet endroit, retourner au chalet, fuir ces lugubres cris d'oiseaux et ce minuscule cadavre taché de sang.* » (22) ;

Elle se met en état de **se défendre** : « *le grand couteau de chasse de Hugo. (...) Depuis que Lynx est mort, je le prends toujours avec moi quand je sors. Mais maintenant je sais pourquoi, et je ne me dis plus que c'est pour couper des branches de noisetier.* » (34) ; « *je n'osais me déplacer sans arme.* » (67) ; « *N'importe quel homme qui vit seul dans la forêt doit se montrer très vigilant s'il veut rester en vie.* » (159) ; « *je me laisserai sombrer dans un sommeil plus profond, mais jamais trop profond car je dois me tenir sur mes gardes.* » (61).

Ce qui la soutient dans ses efforts de survie, la narratrice l'évoque fréquemment, c'est **la présence des animaux domestiques** à ses côtés : « *C'était surtout la pensée de Lynx et de Bella qui me retenait et aussi une sorte de curiosité.* » (47) ; « *Quand je repense à ce premier été, il m'apparaît bien plus marqué par le souci que je me faisais pour mes bêtes que par la conscience du caractère désespéré de ma propre situation.* » (87) ; « *Je crois bien que je n'aurais pas pu surmonter ce premier hiver si je ne les avais pas eus tous les deux.* » (152) ; « *je devais à tout prix rester valide si je voulais nous maintenir en vie, mes bêtes et moi.* » (226).

Elle va même jusqu'à jouer le rôle de **protectrice des animaux sauvages**, en essayant de gérer la population : « *J'avais peur en effet que le gibier trop peu chassé de ma réserve ne se multiplie et dans quelques années se trouve comme pris au piège dans la forêt dévastée. Pour parer ce fléau, je m'efforçais de ne tirer que des mâles.* » (119). Elle leur distribue des provisions pour qu'ils survivent à l'hiver : « *Maintenant je conserve toujours assez de foin pour pouvoir en cas d'extrême nécessité nourrir le gibier pendant une semaine. Il serait plus raisonnable d'y renoncer car le gibier n'a que trop tendance à se multiplier mais je n'ai pas le cœur à le laisser mourir de faim et finir si misérablement.* » (163) ;

Ses restes de viande sont **appréciés des prédateurs** : « *j'étais chaque fois forcée de jeter de la viande parce qu'elle s'était gâtée. J'allais la déposer très loin dans la forêt et elle disparaissait pendant la nuit. Un animal sauvage a dû s'en régaler tout l'été.* » (205) ; c'est le cas des corneilles : « *Les corneilles se sont envolées et tournent au-dessus de la forêt. Quand elles auront disparu, j'irai dans la*

*clairière porter à manger à la corneille blanche. Elle m'attend déjà...»* (322).

## 3. Mort et apaisement

En fin de compte, la narratrice **fait son deuil** avec une facilité surprenante : « *Après tout ce qui était arrivé, je devais m'attendre à passer une mauvaise nuit. Mais à peine en avais-je pris mon parti que déjà je dormais.* » (31). Elle fonctionne semble-t-il à **plusieurs niveaux de conscience** : « *La question la plus importante était de découvrir si ce malheur avait frappé seulement la vallée, ou le pays tout entier. Je décidai d'opter pour la première hypothèse, car je pouvais conserver l'espoir d'être délivrée de ma prison forestière d'ici quelques jours. Aujourd'hui il me semble qu'au fond de moi-même je n'ai jamais vraiment cru à cette possibilité. Mais je n'en suis pas sûre.* » (27).

Le monde lui paraît plus beau une fois que le vent de la mort a soufflé sur lui : « *le feuillage nouveau se déployait, éblouissant dans la lumière.* » (25) et elle ne peut s'empêcher d'avoir une admiration d'ordre esthétique pour les corps sans vie, qu'elle voit comme des œuvres d'art : « *Deux vaches étaient couchées dans la prairie de l'autre côté du mur. Je les regardai longtemps. Leurs flancs ne se soulevaient ni ne s'abissaient, mais elles aussi avaient l'air plutôt de dormir que d'être mortes. Leurs naseaux n'étaient plus lisses et humides, mais semblaient faits d'une pierre au grain fin, joliment coloriée.* » (36) ;

« *j'aperçus sous un buisson, de l'autre côté du mur, deux oiseaux couchés dans l'herbe haute. Ils avaient dû être eux aussi jetés à terre par le vent. Ils étaient jolis à voir, autant que des jouets peints. Leurs yeux brillaient comme des pierres dures et les couleurs de leur plumage n'avaient pas pâli. Ils ne paraissaient pas morts mais faisaient penser à des choses qui n'auraient jamais été vivantes.* » (65) ; même le chien est mal à l'aise avec cette admiration de « *jolis* » cadavres : « *Lynx, qui était à mes côtés comme d'habitude, se détourna et me donna des coups de museau. Il voulait que je continue mon chemin. Il était plus raisonnable que moi, et sous sa poussée je m'éloignai de ces choses de pierre.* » (66).

Mais la fascination pour la mort n'est pas qu'esthétique ; la narratrice ne peut s'empêcher d'**envier ceux dont l'existence s'est arrêtée**, ne serait-ce que parce qu'ils n'ont pas souffert et qu'ils sont **délivrés des soucis** qui sont devenus son lot quotidien : « *Si c'était ça la mort, elle avait été très rapide et douce, presque tendre. J'aurais peut-être mieux fait d'aller au village avec Louise et Hugo.* » (35) ; « *Le cher Hugo, que Dieu le bénisse, doit être toujours à l'auberge, attablé devant un verre de limonade, délivré enfin de sa crainte des maladies*

*et de la peur de la mort. Et il n'y a plus personne pour l'obliger à courir d'une conférence à l'autre. »* (41) ; « Si l'on en jugeait par l'aspect paisible des victimes, elles n'avaient pas dû souffrir ; » (48).

La narratrice finit par trouver un équilibre, une **paix intérieure** : « Pour la première fois de ma vie je me sentais apaisée, non pas contente ou heureuse, mais apaisée. Cela avait un rapport avec les étoiles et c'était en définitive parce que je savais qu'elles existaient vraiment. Pourquoi il en était ainsi, je n'en savais rien. Mais c'était ainsi. » (222) ; elle accepte **l'ordre souverain de la nature** : « Aucun coléoptère que j'écrase sans y prendre garde ne verra dans cet événement fâcheux pour lui une secrète relation de portée universelle. Il était simplement sous mon pied au moment où je l'ai écrasé : un bien-être dans la lumière, une courte douleur aiguë et puis plus rien. Les humains sont les seuls à être condamnés à courir après un sens qui ne peut exister. » (277).

### Conclusion

Ainsi, l'autrice nous convie à une réflexion sur la mort : **présente à chaque instant** dans la nature, il est compréhensible qu'on cherche à **l'éviter** ou à **la retarder**, pour nous comme pour les êtres qui nous sont chers ; en dernier ressort, il nous faut bien **l'accepter comme inévitable**, et s'en payer par les souvenirs et l'espoir qu'elle nous laisse.

Contrairement à ce qu'elle affirme, la narratrice ici a bel et bien appris en regardant la nature : c'est le tête-à-tête qu'elle a avec elle qui l'amène à modifier son regard sur le monde : comme le dit Christian Charrière dans *Le maître d'âme* : « Nous croyons regarder la nature et c'est la nature qui nous regarde et nous imprègne. »